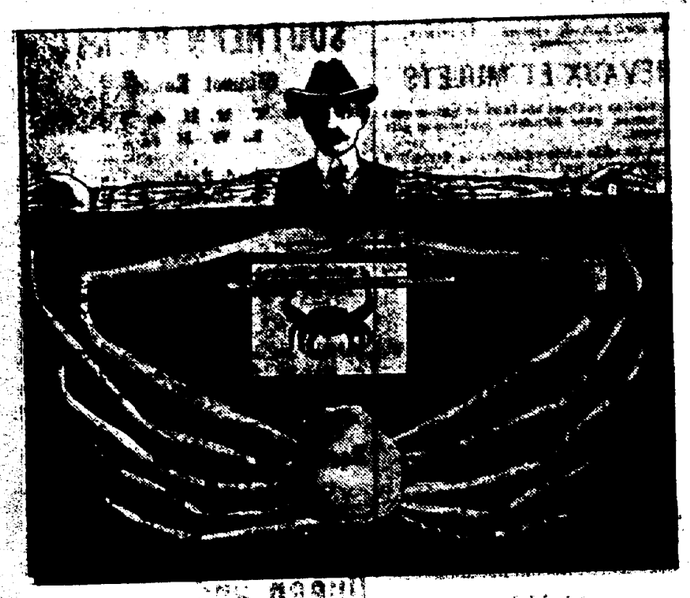

UN CRABE GIGANTESQUE.

Le musée d'histoire naturelle américain possède un crabe japonais gigantesque mesurant douze pieds. C'est le plus grand crustacé du monde. Il appartient à la famille du crabe-araignée qui habite les eaux de l'archipel formant l'empire du Japon.

La gravure ci-dessus montre la différence de taille entre ce crabe-monstre et un crabe ordinaire.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 13 mai —Indications pour la Louisiane— Temps — partiellement couvert mercredi ; vents légers à frais du sud.

LE Message du Gouverneur.

La Louisiane est en plein voie de prospérité. Depuis quelque temps, elle marche sur cette glorieuse route à pas de géant, avec une rapidité qui étonne certains Etats voisins et dont plusieurs même qui l'avaient distancée jusqu'ici, commencent à s'inquiéter. De quelque côté que nous tournions nos regards, nous n'apercevons que progrès, sous quelque forme qu'ils puissent revêtir—progrès dans son agriculture, progrès dans ses industries, progrès dans son commerce, progrès dans ses cours d'eau, progrès dans ses finances, progrès dans son enseignement, progrès dans sa population.

Toute cette prospérité, que personne ne révoque en doute et que chacun de nous proclame avec fierté, nous la devons aux efforts des deux grandes administrations dont nous sommes dotés—administrations de Ville et administration d'Etat—qui toutes deux se donnent la main, travaillent fraternellement à assurer le bien-être, grossir la fortune de nos populations. Nos fonctionnaires municipaux, entr'autres notre maire, nous en donne tous les jours la preuve, mais c'est de Baton-Rouge, aujourd'hui, qu'elle nous vient, de notre gouverneur. M. Heard n'est pas un faiseur de grandes phrases. Il va droit au but et si étendu que soit le message qu'il vient d'envoyer à la Législature, il ne cite que des faits dont tous sont pour nous du plus haut intérêt.

Les deux faits principaux sur lesquels insiste avant tout M. Heard, c'est l'accroissement de notre population qui nous donne droit à un représentant de plus au Congrès, ce qui nécessite, sinon immédiatement, du moins à une époque très rapprochée, une nouvelle division de l'Etat en sept districts congressionnels au lieu de six.

Le second fait, le plus important à ses yeux comme aux yeux de la population, c'est l'augmentation de l'accroissement de la richesse publique. Aussi est-ce par la question financière que débute le message. M. Heard la traite en homme d'affaires qui connait à fond son métier. Tout en constatant les progrès accomplis dans les assessements qui ont ainsi grossi les revenus de l'Etat, il suggère d'excellentes idée qui peuvent contribuer à grossir considérablement ces revenus.

Un homme pratique qui n'ignore pas la toute-puissante influence des expositions sur les progrès des industries dans les différents pays civilisés M. Heard recommande une allocation d'au moins $100,000 pour l'Exposition de St Louis.

Tous les hommes sensés, tous les vrais Louisianais approuveront et appuieront vigoureusement cette recommandation. Ce n'est pas sans une certaine fierté bien justifiée, hâtons-nous de le dire, que le gouverneur constate les accroissements des assessements qui, notamment, se sont élevés de $276,659,407, en 1900, à $301,215,222, en 1901. Dans cet accroissement $17,813,000 reviennent à l'actif des parisses et $6,741,000, à celui de la Nouvelle-Orléans.

Ce progrès, M. Heard en reporte tout l'honneur à nos administrations d'Etat et de Ville qui toutes les deux ont contribué proportionnellement à leur population et à leurs ressources matérielles, à l'enrichissement de la Louisiane.

En somme, ce message est un des plus légitimement flatteurs que nous ayons lus depuis longues années. Il fait le plus grand honneur non seulement au gouverneur et à son entourage, mais aussi aux populations qui ont su confier l'administration de leurs affaires à des hommes aussi intelligents qu'honnêtes.

On a dit depuis longtemps que l'honnêteté était la meilleure des politiques. La prospérité actuelle de la Louisiane en est l'éclatante preuve.

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteille livrées à domicile.

L'obstination des Anglais.

Les Anglais sont tenaces ; c'est une qualité ou un défaut qui est développé chez eux au suprême degré. C'est à cela du reste, il nous faut l'avouer, qu'ils doivent presque tous leurs succès. Nous en trouvons une nouvelle preuve aujourd'hui dans l'imbroglio de Chalmette qui doit nous intéresser vivement, puisque toute l'affaire s'est passée sous nos yeux et que nous y sommes gravement compromis. Personne n'ignore que les Anglais ont fait de Chalmette un centre de ravitaillement pour leur armée, un dépôt pour les chevaux et autres bêtes de trait qu'ils expédient d'ici dans le Sud de l'Afrique.

Le trafic se fait au grand jour. Les Anglais eux-mêmes s'en vantent. Ils poursuivent obstinément leur entreprise et ils ne céderont que devant la force, et ils savent bien que le gouvernement de l'Union n'ira pas jusqu'à cette extrémité. Si quelqu'un doit céder en pareille circonstance, c'est l'Union Américaine et elle cèdera, elle a même déjà cédé. Le rapport du colonel Crowder au Président en fait foi. Le Colonel déclare qu'il n'y a pas eu violation de neutralité et tous les hauts fonctionnaires du gouvernement se hâtent de répéter ce qu'a dit le Colonel.

L'affaire s'arrangera, ainsi que le désire le gouvernement anglais ; le trafic de Chalmette sera traité de commerce parfaitement légitime, conforme à toutes les lois de la guerre, et il en sera ainsi tant que les affaires de l'Amérique Centrale ne seront pas réglées, et l'on sait qu'elles ne sont pas près de se terminer. En attendant, les Anglais poursuivent leur dessein, sans broncher ; ils ne s'arrêteront sur la route où ils se sont engagés que quand toutes les ressources des Boers seront épuisées. Toute la tactique du général Kitchener est là ; il n'en a pas d'autre.

Histoires électorales.

On voit en France, pendant les périodes électorales, des choses bien bizarres ; mais celle-ci, qui vient du Canada, tient le record.

Il y a un mois, une élection au Parlement de Québec avait lieu, et les deux candidats étaient en présence dans une réunion. L'un d'eux avança que son adversaire était vêtu d'étoffes américaines et allemandes.

Alors, le candidat accusé se lève et, se déshabillant :

—Ce paletot est fait d'une peau d'ours que j'ai tué ici. Et il enlève son paletot.

—Cet habit vient du magasin de M. X.... Et il enlève l'habit.

—Ce gilet sort du même magasin. Et il enlève le gilet.

—Cette chemise, ce caleçon sont indigènes....

Et il allait enlever le caleçon, quand son adversaire, ahuri et désarmé, lui cria :

—Halte-là !

Mais il termina en enjambant la rampe de l'estrade :

—Ces chaussures viennent d'une fabrique d'ici, et ces chaussettes ont été tricotées par une bonne Canadienne française !

MORT —DE— Mme LOUISE CHIAPELLA.

Une femme remarquable, douée des plus précieuses qualités de l'esprit et du cœur, vient de s'éteindre parmi nous—Mme Louise Chiapella, née Pollock, une des dernières survivantes de cette époque de distinction, de bon ton et de raffinement qui caractérisaient nos Créoles d'autrefois, est morte, dimanche matin, en l'ancienne demeure de famille, entourée de l'amour et du dévouement de ses enfants, admirée et vénérée de tous ceux qui l'ont connue.

Sa mort a été douce, calme et sereine comme l'avait été sa vie. Celle qui vient de disparaître n'était pas une personne ordinaire, c'était une créature d'élite, sa remarquable érudition, ses talents littéraires, sa science musicale, son jugement si droit et si sain, n'étaient égalés que par son extrême bonté, sa douceur et sa modestie. Pendant bien des années, elle avait été l'attrait et le charme d'un des "salons" les plus distingués de notre ville. Sa maison était le rendez-vous de toutes les distinctions scientifiques, littéraires et sociales. La seule aristocratie qui y regnait était celle du talent et du mérite. Mais au-dessus de toutes les joies de ce monde, ce qu'aimait et appréciait le plus notre chère regrettée, c'était la douce vie de famille. Elle adorait ses enfants qui avaient pour elle un véritable culte—que partageaient, du reste, ses nombreux neveux et nièces. Durant cette longue maladie, supportée avec un courage héroïque, ses filles ont été sublimes de dévouement et d'amour filial. C'est grâce à leurs bons soins de tous les instants que ses jours si chers ont pu être prolongés au-delà de tout espoir. Sa mort laisse un vide que l'on ne saurait combler.

Du plus profond du cœur, nous envoyons toutes nos vives sympathies à ses enfants éplorés —parmi lesquels nous comptons deux amis distingués—à toute cette famille désolée.

Ce n'est pas sans hésitation que nous avons écrit ces quelques lignes, connaissant la modestie et la simplicité de celle que nous pleurons aujourd'hui. Nous nous y sommes décidés pour rendre hommage à la vérité et dans l'espoir que la vie de Mme Chiapella servira d'émule et d'exemple à la nouvelle génération.

UN AMI.

La reine Marguerite.

Le "Corriere di Napoli" publie l'information suivante :

"Dans les cercles de la cour, on parle du voyage de la Reine-mère en Terre Sainte. Avant de subir, il n'y a pas longtemps, une opération chirurgicale, la reine Marguerite aurait fait vœu d'entreprendre une pèlerinage à Jérusalem.

"Ce voyage en Palestine serait le prélude d'un événement auquel on fait allusion à voix basse, la prise de voile probable de la Reine-mère."

Vente d'un livre précieux.

Presse Associée—

New York, 22 mai—La seule copie connue du manuscrit original de la première bible imprimée en anglais en Amérique a rapporté $2,025 à la vente de la bibliothèque de feu Thomas J. McKee.

Echange de Télégrammes.

Les deux télégrammes qu'on lira ci-dessous ont été échangés hier soir, entre le secrétaire du Président Roosevelt, M. George B. Cortelyou, et le maire de notre ville, M. Paul Capdevielle :

Maison Blanche, Washington, D. C., 13 mai 1902.

A l'honorable Paul Capdevielle, maire de la Nouvelle-Orléans, Louisiane.

Le Président vous a nommé membre d'un comité chargé de recevoir et de distribuer les fonds qui seront souscrits en faveur des victimes de la grande catastrophe de la Martinique et de Saint-Vincent.

L'appel fait aujourd'hui au peuple vous donnera les informations voulues quant au détail de la question.

Votre prompte acceptation fera grand plaisir au Président.

GEO. B. CORTELYOU.

Nouvelle-Orléans, mai, le 13, 1902.

M. Geo. B. Cortelyou, Washington, D. C.

Votre télégramme reçu ; nomination faite par le président acceptée avec plaisir.

PAUL CAPDEVIELLE, Maire.

AMUSEMENTS.

WEST END.

L'orchestre Brooke de Chicago attire toujours la foule au West End. Il n'exécute guères que les chefs d'œuvres des grands maîtres, tels que Weber, Meyerbeer, Verdi, Léon Cavallo. On a beaucoup applaudi, hier soir, la Marche du Charlatan, de Souza.

L'orchestre a reproduit le fameux chœur des Enclumes du Trovatore avec accompagnement de canon.

Citons aussi un finale qui a fait beaucoup d'effet et est intitulé "A Trombone Blizzard".

Orpheum Athlétic Park.

L'Orpheum vient de faire de brillants débuts au Parc Athlétique, grâce en grande partie à l'engagement de l'orchestre de symphonie des New York Boys, dont les exécutions ont surpris et charmé le public.

Mort de Walter D. Haldeman.

Presse Associée—

Louisville, 13 mai—Walter D. Haldeman, président de la compagnie du "Louisville Courier Journal", et un des plus anciens journalistes militants du pays, est mort à 5 heures ce matin des effets des blessures reçues d'un car à traction vendredi soir. Il avait plus de 81 ans.

Au moment de l'accident, les blessures de M. Haldeman, une à la tête, l'autre à l'épaule, ne furent considérées dangereuses bien qu'en raison de son âge avancé elles inspirassent quelque inquiétude.

Jusqu'à ce matin son état était satisfaisant et les médecins avaient rassuré la famille en disant que son rétablissement semblait certain.

Le changement défavorable s'est produit sans que l'on s'y attendit, vers 3 heures ce matin, et les médecins furent appelés en toute hâte à son chevet.

Il s'affaiblit rapidement et peu de temps après l'arrivée des médecins, il mourut, entouré des membres de sa famille.

Les médecins attribuent sa mort, au développement d'une péritonite des intestins entraînant une faiblesse au cœur. Il a été conscient jusqu'à la fin.

Aussitôt que la nouvelle de la mort a été généralement connue, des messages de sympathie ont été envoyés à sa famille de tous les points du pays.

Le nom de Walker N. Haldeman était inséparablement lié à l'histoire du journalisme au sud et il était un des plus vieux journalistes actifs du pays.

Bien qu'ayant dépassé 81 ans, il dirigeait encore personnellement les affaires du "Courier Journal" au moment de l'accident qui causa sa mort.

M. Haldeman était né à Mayaville, Ky, le 21 avril 1821, et fit ses études à l'académie de Mayaville avec le général U. S. Grant et d'autres hommes marquants.

En 1840 il devint teneur de livres au bureau du "Louisville Journal" et quatre ans plus tard il fonda le journal "Daily Dime" qui devint bientôt le "Louisville Courier". Il le dirigea jusqu'en 1861, époque à laquelle il fut supprimé par la domination militaire, M. Haldeman étant en sympathie avec les Confédérés.

Le "Courier" parut bientôt à Bowling Green, Ky., puis à Nashville. A la fin de la guerre civile M. Haldeman reprit la publication du "Courier" dans cette ville jusqu'en 1868, quand de concert avec Henry Waterson du "Journal", les deux journaux furent consolidés et publiés sous le nom du "Louisville Courier Journal."

Nouvelle ligne de chemin de fer.

Presse Associée.

Dallas, Texas, 13 mai—Des fonctionnaires marquants du chemin de fer Rock Island étaient à Dallas hier et ont conféré avec un comité d'hommes d'affaires au sujet de l'extension à établir de Fort Worth à Galveston, probablement via Dallas.

"La route sera certainement construite de Fort Worth au Golfe", dit le juge Lassiter, avocat du Rock Island, et s'étendra par voie de Dallas si l'entrée dans cette ville et les terrains du terminus peuvent être obtenus. La vieille route de Choctaw sera étendue jusqu'ici aux mêmes conditions. Il est très difficile d'obtenir une entrée à Dallas maintenant, tout le terrain étant déjà pris.

Les lignes seront équipées avec des rails en acier de 80 livres et de la pierre de roc, et au bout de quelque temps tous les ponts en bois seront remplacés par des ponts en acier. La nouvelle charte a été envoyée aujourd'hui. M. Low sera le président de la nouvelle compagnie."

Convention de banquiers.

Presse Associée—

Kansas City, 13 mai—Plusieurs centaines de banquiers sont en ville aujourd'hui pour assister à la convention de l'Association des Banquiers du Missouri, du Kansas, du Territoire Indien et du Territoire d'Oklahoma.

Il y a eu des réunions séparées, les banquiers de Kansas s'assemblaient à Kansas City, Kansas, et dans les Territoires Indien et d'Oklahoma, et les banquiers du Missouri se réunissaient du côté du Missouri. A part les rapports annuels présentés, E. A. Kelley, de Leavenworth, Kansas, a fait un rapport intéressant sur la conférence de New York au sujet des traites de banques.

Morgan Jones, de St Joseph, Missouri, président de l'association, a prononcé son discours annuel à ce meeting et Thomas B. Paxton, de New York, éditeur du "Banking Law Journal", a prononcé une adresse sur "l'Evolution des lois de banque."

Départ de l'ex-président Sam.

Presse Associée.

Port-au-Prince, Hayti, 13 mai — L'ex-président Sam s'est embarqué à onze heures 30 du matin sur le vapeur français Olinde-Rodriguez. Les ministres de France, des Etats-Unis et d'Allemagne l'ont accompagné au quai d'embarquement.

Au moment où l'ex-président s'embarquait on a reçu de Cap Haytien la nouvelle de l'arrivée du général Firmin. Il y a été proclamé président.

La dépêche ajoute que le nord et nord ouest d'Hayti se sont déclarés en faveur du général Firmin.

VIN MARIANI

Tonique Fameux Dans le Monde Entier

Restaure les Forces Vitales. Parfaitement sûr et digne de confiance. Il donne force et vigueur au corps, au cerveau et aux nerfs.

Tous les Pharmaciens. Refusez les Substituts.

Départ du président Loubet pour la Russie.

Presse Associée—

Paris, France, 13 mai—M. Loubet, Président de la République Française, qui va rendre sa visite au Tsar, est parti ce soir pour Brest où il s'embarquera demain matin sur le croiseur Montcalm, qui le conduira en Russie.

Le navire quittera le port à cinq heures du soir.

M. Delcassé, ministre des affaires étrangères, accompagne M. Loubet dans son voyage.

Les opérations dans le sud de l'Afrique.

Presse Associée—

Londres, 13 mai—La colonne du général Jan Hamilton est arrivée au chemin de fer de l'Ouest après avoir balayé le district de Lichtenberg, dans le sud-ouest du Transvaal.

Elle a amené 357 prisonniers et pratiquement tous les chariots et les bestiaux des commandos de ce district.

Les forces du général Delarey sont réduites de 850 hommes depuis la défaite du major Paris à Roviraines Fontein, le 8 mars, et la capture du général Methuen.

Danger conjuré.

Presse Associée—

Norristown, Pie, 13 mai — La présence d'esprit de Mlle Katie Henderson a sauvé la vie à trente hommes employés dans les carrières d'ouest Conshohocken.

Mlle Henderson réside à une petite distance des carrières, et s'étant aperçue de la fenêtre que la toiture du magasin de poudre était en feu elle en a prévenu les hommes au travail qui n'ont eu conscience du danger qu'ils couraient que lorsqu'ils l'ont vue arriver en courant, et juste à temps car pendant qu'elle et les employés s'enfuyaient à toutes jambes, une explosion terrible a eu lieu.

Des éclats de bois, des pierres et de la boue étaient lancés de tous côtés au dessus de leurs têtes. Le magasin où a eu lieu l'explosion renfermait trente petits barils de poudre et 200 livres de dynamite. Rien qu'un trou béant dans la terre ne marque la place où se trouvait le magasin de poudre.

MOTS POUR RIRE

Rapineau, qui devait depuis longtemps une visite à Taupin, la lui fait hier soir par une pluie battante.

—Vous voilà enfin, fait Taupin ; décidément, il fallait un temps de chien pour vous décider à venir.

Dialogues inutiles :

—Oh ! moi, je n'aime pas les imbéciles....

—Eh bien ! au moins vous n'êtes pas égoïste !

Feuilleton —DE:— L'Abeille de la N. O.

No 62 Commencé le 1er mars 1902

LA GRIFFE D'OR.

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Georges Maldague

DEUXIME PARTIE

LA PREVENUE.

VII

Suite.

Le hasard l'a favorisée et, il faut bien le dire, la victime elle-même.

"Si Jacques eût immediatement mis sa femme,—dès qu'il le connut,—au courant de l'attentat, cette infâme créature eût été confondue.

"Tous deux eussent guetté et l'eussent découverte.

"Il n'a pas voulu inquiéter son Eve....Puis, le doute, l'affreux doute, qui vint accroître l'assurance que madame Vallurier dégageait des lettres poste restante, l'avait mordu.

"Il en souffre encore. Et ce que je crains à son égard, voulez vous que je vous le dise ?

"C'est un remords tel, de l'avoir eu, lui, ce doute,—c'est chez sa femme, le sentiment de l'offense qu'il était pour elle.....Cela peut les séparer désormais moralement....peut saper, peut détruire leur bonheur.

L'ancien procureur général leva les bras, tout en courbant sa tête blanche et articula :

—Hélas !

M. de Tillière soupira :

—C'est à craindre.

Et Madame Saussaye grave et triste :

—Je ne sais si j'aurais l'énergie de pardonner cela à mon mari.

Mais aussitôt, secouant le front :

—Si....quand on aime beaucoup, et c'est le cas, on pardonne.

M. Vallurier ajouta :

—Eve comprendra ce qu'il a souffert.....Savez-vous ce que moi je redoute le plus ?

—Non, fit Jules Terrenas.

—C'est qu'il ne souffre, quand le mystère se dévoilera, oui, qu'il ne souffre à ce moment-là, plus qu'il n'a encore jamais souffert.

"Songez donc : se répéter : Moi aussi, je l'ai laissé emmener sans la défendre....Oui, voilà ce que je redoute....

—Mais à côté de cela, fit le comte, il y aura la satisfaction, l'immense bonheur de reconnaître que ce doute était un mensonge.

—Cette joie surpassera-t-elle son remords ?

—C'est certain.

—En attendant, évitons-lui la constatation brutale de son erreur....

"Il est si faible, mon malheureux enfant !

—Le docteur va nous guider, dit Terrenas, se retournant au bruit de la porte qui s'ouvrait, et voyant entrer le médecin.

—Quoi ? que demandez-vous en ce moment à la Faculté ?

—Docteur, s'écria M. Vallurier, nous sommes sûrs de la complète innocence d'Eve.

—Vraiment ! fit le praticien.

L'œil, chez lui, s'illuminait.

Peut-être en son âme, et malgré la volonté de l'éloigner, le désir profond de le voir détruit, le soupçon avait-il accompli des ravages plus profonds, que chez aucun autre de ceux qui se trouvaient là.

Comme médecin, il ne voyait qu'une chose, l'intoxication lente, sûre, fatale, si on ne l'eût arrêtée à la moitié de de sa marche, et si, comme homme, comme ami, il se défendait d'accuser, il devait cependant se répéter : la main seule de l'épouse pouvait verser la mort.

La lumière jaillit devant ses yeux, d'autant plus éclatante que le bandeau les avait plus couverts.

Et après le mouvement heureux, le jeu de physionomie, les paroles qui marquèrent son plaisir, une expression atterrée, une sorte d'affaissement physique, lui faisait courber les épaules et s'appuyer du coude, tête basse, au coin de la cheminée.

Tout le monde le considérait.

Il se redressa, pâle, les traits crispés :

—Et c'est moi qui l'ai renvoyée, cette fille .... Où est-elle, à présent ?....La justice mettra-t-elle, la main sur elle ?

—C'est ce que nous nous demandons, fit Terrenas.

Le médecin répéta :

—C'est moi, qui l'ai renvoyée !

—Pouviez-vous deviner ? fit sa femme ; nous étions trois du même avis : M. Terrenas, moi et toi ....à savoir qu'il fallait immédiatement, l'éloigner des enfants.

—Et j'eusse pensé comme vous, et immédiatement aussi, je l'eusse remerciée, déclara l'ancien magistrat.

—Vous ne pouviez faire autrement, appuya le comte, qui se tournait vers M. Vallurier, lui demanda :

—Présentez-moi donc....M. le docteur Saussaye doit se dire : quel est cet intrus ?

—Le comte de Tillière, fit le vieillard, un ami intime du colonel Erissol, le père de ma belle-fille.

Le praticien s'inclina avec des paroles aimables, auxquelles le comte répondit en s'excusant d'avoir pris la liberté de venir voir les petites, ce qui lui causait le très grand plaisir, d'entrer en relations avec le docteur et madame Saussaye.

Cette formalité ne détourna qu'une minute, de la préoccupation qui réunissait chacun dans une pensée commune.

Et de l'entretien qui se continua, sortit cette conclusion par rapport à Jacques Vallurier, que demain, si la marche de la guérison paraissait toujours croître, on lui ferait connaître les déductions d'aujourd'hui.

Et le lendemain, après son service à l'Hôtel Dieu, le docteur Saussaye entrait chez Me Terrenas, où M. Vallurier père venait d'arriver.

Il trouva son malade avec eux ; levé depuis une heure, et n'ayant parlé jusqu'à-là, ni de sa femme ni même de ses enfants, semblant éviter de voquer, en cherchant une conversation à côté, ce qui devait soulever la triste question.

Et son père et son ami, surpris de sa tranquillité, heureux de ne plus voir au fond de ses prunelles briller la fièvre, en se demandant ce qui avait amené un changement aussi subit, le constataient.

Jacques Vallurier attendait l'arrivée du médecin pour le leur expliquer.

—Eh bien, fit gaiement celui-ci, nous voilà sur pied, mon cher ....A la bonne heure ! Seulement, n'abusons pas de nos forces.

—Je n'en abuse pas....elles reviennent....et j'ai pris une résolution, qui contribue à me les rendre....Je ne veux pas que la mère de mes enfants reste en prison....Je m'accuserai moi-même.

Le médecin, l'avocat, le père se regardèrent, ayant peur presque.

Le drame dont il était victime lui avait-il désorganisé le cerveau ?

Il se rendit compte de l'impression produite, par sa déclaration à brûle-pourpoint.

—Vous me croyez fou ? j'ai toute ma raison ...J'ai combiné, recombiné mon plan, au cours de cette dernière nuit.....Il n'y avait dans mon empoisonnement qu'une erreur ..... l'erreur est venue de moi....oui, de moi !...

Quoi d'impossible ! A l'hôpital, j'ai pris une fois à la pharmacie, —je rendrai plausible également, l'histoire que je forgerai, sans compromettre aucun des élèves, —de l'arsenic au lieu de prendre, par exemple, de la magnésie.... Je dirai que depuis longtemps, sans me plaindre pour ne pas inquiéter ma femme, je souffrais de l'estomac....que je voulais essayer d'une médication anodine... et que accaparé par mes travaux, ne m'occupant pas beaucoup de moi, croyant à une marche violente de la maladie, je m'intoxiquais moi-même.

"La prostration ou le délire, ce qu'on voudra ! une fièvre qui brutalement m'enlevait toute mémoire et tout raisonnement, m'empêchait au moment de l'arrestation de m'y opposer....

"Le juge d'instruction doit venir cet après-midi, voilà ce que je lui raconterai.

—Ce serait en effet plausible, dit le médecin, ce le sera en tout cas pour le public.

—Absolument, fit Terrenas, et c'est tout ce dont nous avons besoin....La justice n'aura plus qu'à agir dans l'ombre....Jusqu'au jour qui viendra, il faut bien l'espérer, de l'éclatante réparation.

Jacques regardait son ami tressaillant et troublé.

—Que veux-tu dire ?..Tu n'essayes pas de me tromper....Elle est bien innocente ?...Je le veux entends-tu, entendez-vous, mon père, et vous aussi, Saussaye "Elle" est bien innocente !

—Nous entendons, et, tous trois nous te disons, non pas affirmer à l'avance la vérité d'un